

INTRODUCTION.

Notre dixième et dernier volume se compose encore, en grande partie, d'écrits relatifs à la vie de Goethe. La *Campagne de France* est un récit familier qu'il nous fait de ses aventures et de ses impressions personnelles, pendant la campagne de 1792, où il accompagna le duc de Weimar, qui commandait un régiment sous les ordres du roi de Prusse et du duc de Brunswick. Le *Siège de Mayence* est une relation du même genre, qui se termine à la prise de cette ville par les alliés en 1793. Les *Annales* sont des notes biographiques, où l'auteur, après quelques réflexions sommaires sur les années précédentes, a donné, année par année, de 1789 à 1822, l'indication de ses travaux et d'intéressants détails sur sa vie.

Autant il était nécessaire de faire entrer ces productions importantes dans la traduction des Œuvres de Goethe, autant il convenait d'éliminer certains détails, qui auraient semblé à la plupart des lecteurs d'une longueur excessive, et qui auraient nui à l'effet du reste. Ce ne sont plus ici des œuvres littéraires achevées, dont la forme est détruite quand l'ensemble est tronqué : ce sont plutôt de simples documents, dont on ne devait conserver que ce qui peut intéresser le public auquel on s'adresse.

Dans ces trois écrits, mais surtout dans les *Annales*, Goethe revient souvent sur ses travaux scientifiques, et je n'ai pas laissé dans l'ombre cette direction de son activité; mais le travail de M. Faivre m'a permis d'être plus bref dans ce qui se rapporte à ce sujet. Outre qu'il n'est pas de ma compétence, je devais éviter de revenir sur ce qu'on trouve si bien exposé dans le volume supplémentaire, consacré à l'analyse des Œuvres scientifiques.

Il convenait aussi d'abrégier les détails dans lesquels Goethe entre souvent sur ses travaux administratifs, qui, par leur nature et leur objet, n'avaient guère d'importance que pour la localité. Quelques indications suffisaient pour donner l'idée de sa vigilance et de son

activité. Au reste, dans tout ce que j'ai conservé, je suis demeuré fidèle à mon rôle de traducteur. C'est toujours une version que j'offre aux lecteurs, ce n'est pas un résumé.

Ce que nous donnons ensuite sous le titre d'*Œuvres diverses* a été choisi d'entre un grand nombre d'opuscules, qu'on ne pouvait offrir sans distinction au public français. Goethe a laissé une foule de notes et d'articles sur les arts et la littérature. Quelques extraits donneront du moins une idée de ces travaux épars, si nombreux et si divers.

Ainsi donc, comme les *Mémoires* et les *Voyages*, la plupart des écrits dont se compose notre dernier volume sont encore des confessions ou plutôt des confidences; nous retrouverons partout l'homme dans le livre; mais, outre que les *Annales* s'arrêtent à l'an 1822, et laissent, par conséquent, une lacune de dix années, les faits relatifs aux temps antérieurs sont assez incomplets, et j'ai dû, comme dans le neuvième volume, y suppléer en puisant aux mêmes sources et en mettant à profit les mêmes secours¹.

J'aurais voulu, ma grande entreprise une fois achevée, pouvoir consacrer encore à l'étude de Goethe un temps assez long pour être en état d'offrir au public un travail historique et critique, détaillé et approfondi; j'avais même formé le projet séduisant de visiter l'Allemagne et Weimar, et d'y recueillir les matériaux d'une étude dans laquelle seraient venues se classer les réflexions éparses que m'a suggérées un long commerce avec mon auteur: mais ni les convenances de mes honorables Éditeurs ni les miennes ne m'ont permis de mettre à exécution ce projet, qui aurait trop retardé cette publication, déjà longtemps différée. Il doit me suffire d'avoir consacré sans partage plusieurs années de ma vie à l'illustre poète, et je vais enfin me séparer de lui, après avoir donné, à la suite des *Mémoires*, des *Voyages* et de mon *Introduction* au tome neuvième, les détails les plus nécessaires pour suppléer aux lacunes que laissaient encore les confidences de l'auteur.

Goethe partit de Rome le 22 avril 1788, et arriva le 18 juin à Weimar. On a vu avec quelle douleur il avait quitté l'ancienne capitale du monde; et l'on prévoit qu'il dut avoir de la peine à reprendre

1. Surtout l'excellente biographie de Goethe par M. Lewes. Je l'ai suivie assez fidèlement: cependant je ne dois pas rendre l'auteur responsable de tout ce que j'avance. Il est difficile d'abrégier sans modifier, et, si peu qu'il y ait de moi dans les pages qui suivent, il y a pourtant quelque chose. Il n'est pas inutile d'ajouter que j'ai dû me servir de la traduction allemande, qui passe d'ailleurs pour être parfaitement fidèle. Elle est de M. le docteur Jules Frese.

ses premières habitudes. Après Rome, aucune grande ville ne lui aurait suffi : que devait lui paraître l'humble et tranquille Weimar !

Il avait formé à Rome le projet de vivre désormais uniquement pour les arts et les sciences, et il avait demandé la permission de résigner ses emplois. Charles-Auguste rendit généreusement la liberté à son ami, en l'autorisant toutefois à siéger au conseil (et même dans le fauteuil du prince) « quand ses affaires le lui permettraient. » Cependant Goethe conserva la présidence de la commission des bâtiments et la surveillance de tous les établissements consacrés aux arts et aux sciences, particulièrement de l'université d'Iéna et du théâtre de Weimar.

Depuis son voyage d'Italie on le trouvait plus froid et plus réservé. C'était l'effet de l'âge et de la méditation ; c'était aussi la conséquence de sa nouvelle situation. Il se sentait moins bien compris, et se retirait davantage en lui-même. Cependant il s'était fait, aussitôt après son arrivée, un grand mouvement autour de lui. Pendant les premières semaines, il avait donné beaucoup de temps à la cour. On voulait l'entendre parler de son voyage, et il était lui-même charmé d'en parler et de conter. Si, plus tard, il se renferma davantage, il fut toujours le même pour les hommes qui savaient le comprendre.

Une seule personne, à Weimar, avait à se plaindre de lui : c'était la baronne de Stein. Une longue absence avait refroidi la passion de Goethe. Il avait aimé en Italie. Mme de Stein avait quarante-cinq ans. Il ressentait toujours pour elle, et il lui garda jusqu'à la fin, une tendre affection : mais c'était trop peu pour une femme qui s'était vue passionnément aimée, et, plus elle se montra offensée, plus elle rendit une rupture inévitable.

Avant d'en venir à cette extrémité, il s'était rendu avec elle à Roudolstadt, et il y rencontra Schiller, sur qui il ne fit pas une impression favorable. On verra dans les *Annales* que cet effet fut réciproque. L'auteur des *Brigands* ne pouvait attirer à lui son émule, revenu d'Italie avec les idées les plus sublimes et les plus pures sur la grâce et la beauté. Schiller éprouvait d'ailleurs un sentiment pénible en considérant combien la fortune avait favorisé son rival, quand il reportait ses regards sur sa propre situation, difficile et précaire. On lit avec regret l'expression de ces sentiments dans ses lettres à Körner. Voici ce qu'il lui disait le 2 février 1789 :

« Un commerce fréquent avec Goethe me rendrait malheureux... Je le crois égoïste au suprême degré. Il a le talent d'enchaîner les hommes et de les obliger par de grands et de petits services, en restant toujours son maître. Il est bienfaisant, mais comme un dieu,

sans se donner lui-même. Aussi m'est-il odieux, quoique j'aime son esprit de tout mon cœur et que je l'admire. Enfin, il m'inspire un singulier mélange d'amour et de haine, et il éveille en moi un sentiment pareil à celui que Brutus et Cassius doivent avoir éprouvé pour César. »

Il devait plus tard apprendre à le mieux connaître; il devait un jour aimer l'homme autant qu'il admirait l'auteur. Mais cette admiration était dès lors entière. « Je ne suis point à la hauteur de Goethe, disait-il à Körner, quand il veut déployer toute sa force. Il a plus de génie que moi, et, avec cela, plus de fonds et de connaissances : ajoute encore un goût éclairé et épuré par l'étude des arts. »

Et, là-dessus, Schiller fait de pénibles réflexions sur la différence de leur position extérieure : Goethe, l'enfant gâté de la fortune, et lui, l'homme de douleur et de travail.

Cependant, à cette époque, Goethe n'était point heureux. Il souffrait à se voir comme étranger dans sa patrie; sa maison solitaire l'attristait; il y rêvait douloureusement à Rome et à l'Italie. Il était dans ces dispositions mélancoliques quand, par un jour d'automne (1788), comme il se promenait seul dans le parc de Weimar, sa création chérie, il fut accosté par une fraîche et jolie jeune fille, qui lui présenta un placet, en lui faisant force révérences. Il jette un coup d'œil à la belle solliciteuse, puis il parcourt la requête. Il était prié d'employer son influence en faveur d'un jeune écrivain, qui vivait à Iéna de traductions du français et de l'italien, et qui désirait un emploi. Ce jeune homme était Vulpius, l'auteur de *Rinaldo Rinaldini*¹. Il n'est plus guère connu aujourd'hui que pour avoir été le frère de Christiane Vulpius, la jeune personne qui présentait le placet, et qui, après une longue intimité, devait être un jour la femme de Goethe.

Elle ne fut jamais sa servante, comme on l'a prétendu. Elle n'était pas sans culture. Il put lui parler de ses travaux. C'est à elle qu'il s'adresse dans sa pièce intitulée : *la Métamorphose des plantes*². Mais elle était loin d'une baronne de Stein, qui avait pu être la confidente des plus sublimes inspirations de l'homme de génie.

Christiane fut d'abord une amante chérie, qui se livra sans réserve à son amant. Jeune, fraîche, bien faite dans sa petite taille,

1. Roman très-populaire à cette époque, dans lequel les brigands jouent un grand rôle.

2. Tome I, page 368, et particulièrement la fin de cette poésie.

des yeux rians, des lèvres vermeilles, des joues où brillaient les roses de la santé. Elle était vive, gaie, amie du plaisir. Avec cela, de l'esprit naturel, un cœur aimant, une grande aptitude pour les soins du ménage. Sous ce rapport, Goethe avait trouvé la femme qu'il lui fallait.

Mais pourquoi ne l'épousa-t-il pas d'abord ? Il avait toujours redouté la chaîne du mariage ; d'ailleurs, la différence des positions était extrême, et elle faisait appréhender cette union à Christiane elle-même. Elle a dit que ce fut sa faute, si le mariage fut différé jusqu'en 1806. Vivre avec Goethe, n'importe à quel titre, était assez pour elle. Ce qu'il y a de certain, c'est que, vers la Noël de 1789, après la naissance de leur premier enfant (Auguste, dont le duc voulut être le parrain), Goethe établit Christiane chez lui avec sa sœur et sa tante, et cette liaison fut toujours considérée comme un mariage. « Elle a toujours été ma femme, » dit-il, lorsqu'à la fin il l'épousa. Quoi qu'il en soit, l'opinion fut blessée ; la nation ne pardonnait pas à son grand poète cette infraction aux lois de la société, et les ennemis de Goethe profitèrent de sa faute pour jeter des soupçons sur son caractère moral.

Est-ce trop que de demander aux esprits équitables, pour excuser en quelque mesure cet homme illustre, de prendre en considération son isolement dans la haute position que l'admiration de l'Allemagne lui avait faite ? Il lui fallait une compagne pour tenir sa maison, pour répondre à son besoin d'aimer ; le hasard l'adresse et l'amour l'enchaîne à une femme d'un rang trop inférieur pour que le mariage n'eût pas causé un fâcheux éclat dans le monde où il vivait : entraîné par l'exemple, séduit par l'extrême facilité des mœurs, il contracte, en véritable prince, une sorte d'union morganatique....

Une fois qu'il eut pris cette position irrégulière, il eut du moins le mérite de la garder fidèlement et de finir, bien tard, il est vrai, par où il aurait dû commencer.

La bonne mère de Goethe souffrit doucement cet écart de son illustre fils. Elle aimait Christiane, elle la reçut dans sa maison, la traita en belle-fille. Elle lui écrivait des lettres affectueuses, et, mère indulgente, elle ferma toujours l'oreille aux caquets. Son Wolfgang était heureux ; elle prenait son parti du reste.

Enfin, s'il est vrai que ce fut Christiane qui inspira les *Élégies romaines*, les amis de l'excellente poésie auront de la peine à prendre parti contre la femme aux charmes de laquelle ils doivent ces chefs-d'œuvre justement admirés.

Cependant Weimar, qui avait vu sans sourciller la longue liaison

de Goethe avec la baronne de Stein, trouva mauvais que le grand poète eût donné son affection à une personne d'un rang si inférieur. La baronne fut outrée, et, malgré tous les efforts de Goethe pour conserver son « amitié, » la rupture fut complète. Néanmoins, il resta dévoué jusqu'à la fin à celle qu'il avait tant aimée, et Fritz de Stein ne cessa pas d'être l'objet de sa vive et paternelle affection.

Goethe acheva vers ce temps-là le drame du *Tasse*, commencé en 1777, et auquel il avait travaillé en Italie. On ne manqua pas de faire, au sujet de cette pièce, des rapprochements entre Weimar et Ferrare : Goethe était le Tasse ; Charles-Auguste, Alphonse ; la duchesse Louise, la princesse ; Herder, Antonio ; la baronne de Stein, Éléonore Sanvitale. Tout cela était plus que hasardé, mais il y a des esprits, et ils sont nombreux, qui cherchent avant tout dans une œuvre poétique des allusions, des réalités, parce qu'ils sont incapables d'y puiser une jouissance pure et désintéressée. Goethe ne laissa jamais paraître pour la duchesse Louise que le respect le plus tendre, et rien ne ressemble moins à la manière dont il fut traité par son généreux ami Charles-Auguste que la conduite d'Alphonse envers l'auteur de la *Jérusalem délivrée*.

Après son retour de Rome, Goethe ne tarda pas à étudier les ouvrages de Kant, et, dans la *Critique du jugement*, les chapitres consacrés à l'esthétique fixèrent son attention d'une façon toute particulière. Mais ce furent surtout les sciences naturelles et les beaux-arts qui lui offrirent une occupation salubre, dont il avait grand besoin dans la situation peu agréable où il se trouvait alors. Il ne fut pas d'abord également heureux auprès du public dans ces deux directions de son activité. On peut s'étonner aujourd'hui que, sans avoir jamais été capable de rien produire dans les arts qui fût vraiment remarquable, il ait vu le public s'incliner devant ses jugements, et ait été considéré dans ces matières comme un arbitre souverain, et, qu'en revanche, après avoir fait une étude approfondie des sciences naturelles et s'être élevé dans ce domaine aux conceptions les plus admirables, il ait vu ses travaux, des travaux pleins de génie, accueillis longtemps avec indifférence, avec dédain. Cependant on a fini par reconnaître aussi dans ce nouveau champ son mérite supérieur, et, si nous osons hasarder ici notre opinion personnelle, l'avenir lui rendra peut-être encore une plus complète justice.

Ce ne fut pas seulement par ses travaux particuliers que Goethe contribua au progrès des sciences ; il y concourut puissamment par ses relations avec l'université d'Iéna. On voit dans ses *Annales* combien cette grande institution l'occupait. Elle dut en grande partie à l'in-

fluence d'un administrateur si éclairé son état florissant et l'esprit d'initiative qui l'animait.

Au commencement de l'année 1790, il retourna en Italie pour aller au-devant de la princesse Amélie et de Herder. Il les attendit à Venise. Dans cette seconde visite, l'Italie lui apparut sous un aspect bien différent, si l'on en juge par les *Epigrammes vénitiennes*, qui sont le fruit de son nouveau séjour dans cette ville. Toutefois on aurait tort d'y voir le dernier mot de Goethe et de le croire désenchanté. Les regrets du foyer domestique et de la « petite amie, » les vagues appréhensions qu'éveillait chez lui la révolution française, lui présentaient les objets sous un jour plus sombre; mais il ne cessa jamais de regretter et de chérir la terre des orangers.

A peine fut-il de retour à Weimar, qu'il dut accompagner au camp de Silésie son prince, qui était entré au service de la Prusse. Il y vécut en dehors du mouvement de la société, entièrement livré à l'étude des sciences naturelles. Revenu au mois d'août à Weimar, il eut à subir les reproches de Herder et de la duchesse Amélie, qui le forcèrent de quitter l'ostéologie pour *Wilhelm Meister*. Mais il ne s'y arrêta pas longtemps, et l'optique amena des distractions nouvelles.

Au mois de juillet 1791, la duchesse Amélie ouvrit son salon tous les vendredis à un cercle intime. Le duc et la duchesse Louise, Goethe et quelques amis favorisés se réunissaient chez elle de cinq à huit heures pour entendre une lecture de quelqu'un des membres de la société. Toute étiquette était bannie. Le lecteur avait seul une place réservée. Goethe lut un soir son récit relatif à la famille Cagliostro¹. Une autre fois, il parla sur l'optique. Herder lut des réflexions sur l'immortalité, Bertouch sur les couleurs chinoises, sur les jardins anglais; Boettiger sur les vases antiques, Houfeland, sur son thème favori, l'art de prolonger la vie, et Bode donna des fragments de sa traduction de Montaigne.

Mais il fallut bientôt s'arracher à cette vie studieuse et tranquille. Le duc, dont les goûts militaires s'étaient réveillés, prit le commandement d'un régiment de cuirassiers au service de Prusse, et conduisit l'avant-garde dans l'expédition entreprise en 1792 par le roi de Prusse et le duc de Brunswick contre la France. Il désira d'être accompagné par le poète, son ami, qui lui fit avec dévouement ce grand sacrifice.

Goethe détestait la guerre et les révolutions violentes, qui n'étaient

1. Tome IX, page 297.

à ses yeux que des obstacles au progrès de la civilisation. C'est à ce point de vue qu'il faut le juger, si l'on veut être équitable envers lui. Il était mieux qu'un patriote, il était un homme. C'est le témoignage que lui rendit Napoléon I^{er} dans leur célèbre entrevue. Il travailla toute sa vie à abaisser les barrières qui séparent les nations. Il savait aimer et apprécier le bon et le beau chez les étrangers. Au fond de l'âme, il aimait et il admirait la France. Quelle place son histoire n'occupe-t-elle pas dans les ouvrages du poète ! Que d'inspirations n'a-t-il pas trouvées chez elle ? Il parla souvent de ses grands hommes dans les termes de la plus vive admiration, au risque de blesser les préjugés de ses compatriotes. Véritable citoyen du monde, il ne pouvait être hostile aux principes de 89 ; mais il n'avait pas une assez haute opinion du siècle pour les croire applicables de nos jours. Il prévit de loin et il détesta les excès. Cela ne l'empêchait pas de condamner l'aveuglement et les torts du parti contraire. Cependant il marcha fidèlement à la suite de son prince dans la campagne de 1792, et, quand le mauvais succès eut justifié ses tristes prévisions, il sentit aussi vivement que personne l'humiliation de la défaite. Deux ou trois courts passages de son récit en disent plus là-dessus que de longues déclamations.

A son retour, une agréable surprise l'attendait : le duc avait fait rebâtir à neuf, pendant son absence, sa maison du Frauenplan. Elle pouvait passer alors pour un palais. La construction n'était pas si avancée que Goethe ne pût la terminer à son gré. Un escalier de belle apparence lui rappela l'Italie. Les bustes des dieux de l'Olympe frappaient d'abord les regards : c'étaient les symboles du repos et de l'accomplissement. A l'entrée du vestibule, le regard s'arrête sur de beaux plâtres logés dans des niches, sur le plan de Rome qui décore la muraille, et sur le plafond, où Henri Meyer a représenté l'Aurore.

Près de la porte est le groupe d'Ildefonse. Dès l'abord, le SALVE romain adresse aux arrivants la bienvenue. Au premier étage se trouve, en entrant, la salle de Junon, ainsi nommée du buste de la Junon Ludovisi, que Goethe avait apporté de Rome. Aux murs sont suspendues les Loges de Raphaël. A gauche est la salle de réception, où l'on voit le piano qui anima tant de belles soirées. Il vibra sous les doigts de Hummel et du jeune Mendelssohn ; il accompagna les chants de Catalani et de Sonntag. Les dessus de portes sont décorés de cartons mythologiques par Henri Meyer ; aux murs, une copie des Noces Aldobrandines, des esquisses et des gravures de grands maîtres, une armoire renfermant des cuivres et des gemmes ; une autre armoire, qui contient des statuettes de bronze, des lampes et

des vases. Trois petites chambres sont attenantes à l'autre côté de la salle de Junon : la première offre des esquisses de peintres italiens et un tableau d'Angélica Kauffman; la deuxième et la troisième, toute espèce de vases d'argile et un appareil pour l'explication de la doctrine des couleurs. Derrière la salle de Junon s'en trouve encore une plus petite, ornée des bustes de Schiller, de Herder, de Voss, de Byron et d'autres personnages. De là, on descend par quelques marches dans une petite salle à manger, où Goethe aimait à prendre ses repas quand il avait peu de monde; puis on arrive par un petit escalier dans le jardin, tenu avec un soin remarquable.

Le sanctuaire de la maison était le cabinet de travail, la bibliothèque et la chambre à coucher. La partie de l'appartement que nous avons parcourue rappelle aux visiteurs le ministre d'État et l'amateur des beaux-arts, et, pour ce qu'était alors Weimar, on pouvait trouver cet appartement magnifique; mais les pièces auxquelles nous arrivons sont, même pour le temps et le lieu, de la plus extrême simplicité. Par une petite antichambre, où les collections minéralogiques sont renfermées dans de simples armoires, nous entrons dans le cabinet de travail, bas, étroit, un peu sombre, percé seulement de deux petites fenêtres et meublé de la façon la plus modeste. Tout est resté dans l'état où il se trouvait le jour de la mort de Goethe. Au milieu est une table de chêne ovale, tout unie; point de fauteuils, point de sofa, aucune délicatesse; une chaise commune, et, à côté, la corbeille où il avait coutume de mettre son mouchoir. Contre le mur, à droite, une longue table en poirier et des rayons portant des dictionnaires et des manuels; à côté, une pelote, d'âge vénérable, des cartes de visite et d'autres bagatelles; là aussi, un médaillon de Napoléon avec cette devise :

Scilicet immenso superest ex nomine multum

A côté, se trouve une autre bibliothèque, où l'on voit les ouvrages de quelques poètes, contre le mur à gauche, un large pupitre sur lequel Goethe écrivait d'ordinaire. Il porte les manuscrits de *Götz de Berlichingen* et des *Élégies romaines*, et un buste de Napoléon en verre d'un blanc laiteux, qui, tourné contre la lumière, jette des reflets bleus et couleur de flamme, et dans lequel Goethe voyait un précieux témoignage en faveur de sa doctrine.

Un cahier de papier, avec des notes sur l'histoire du jour, est attaché près de la porte, et, à la porte même, sont suspendues des esquisses musicales et géologiques. Cette porte mène dans la

chambre à coucher, si l'on peut donner ce nom à un petit cabinet éclairé par une seule fenêtre. Un lit simple, un fauteuil, un chétif lavabo qui porte une petite cuvette blanche et une éponge, voilà tout l'ameublement. Quiconque éprouve quelque sympathie pour l'homme grand et bon qui reposa dans ce lieu, et y rendit le dernier soupir, ne peut voir sans émotion cette simplicité touchante.

De l'autre côté du cabinet de travail, se trouve la bibliothèque, qui n'est, à vrai dire, qu'un dépôt de livres. Ils sont placés sur de simples rayons de sapin. De petits morceaux de papier, portant les indications *Philosophie, Histoire, Poésie, etc.*, annoncent un certain arrangement.

Telle fut la maison de Goethe pendant les longues années qu'il l'habita. A l'époque où nous sommes arrivés, elle n'était pas encore achevée. Le plaisir de s'y installer avec Christiane et leur premier-né, les loisirs studieux, lui offraient un agréable contraste après la vie agitée des camps. Henri Meyer avait quitté l'Italie et devint son commensal. Les *Annales* parleront de leurs travaux communs. Goethe nous dira aussi lui-même les pièces de théâtre que la révolution française lui inspira et l'agréable distraction qu'il trouvait à versifier en hexamètres les vieilles malices du *Renard*.

Il dut bientôt s'arracher à une si douce vie; dès le mois de mai 1793, le duc le rappela auprès de lui sous les murs de Mayence. Nous le laisserons raconter lui-même sa nouvelle campagne.

Ce serait le moment de faire le récit de sa liaison avec Schiller; mais qui en parlera d'une manière plus intéressante que Goethe lui-même? On verra dans ses *Annales* comment, après avoir éprouvé un mutuel éloignement, les deux grands poètes se rapprochèrent et s'unirent, pour la vie, de la plus intime amitié. On déplorera avec Goethe qu'une liaison si belle, si honorable et si féconde n'ait duré que dix ans.

Les *Heures*, journal littéraire que Schiller publiait avec le concours des meilleurs écrivains, furent un premier lien entre les deux amis. Goethe donna pour ce recueil deux épîtres, puis les *Entretiens d'émigrés allemands*, les *Élégies romaines*, l'article sur le *Sansculottisme littéraire*, etc.

Bientôt il communiqua à Schiller le manuscrit de *Wilhelm Meister*. Il s'établit dès lors entre eux une active correspondance.

Le 1^{er} novembre 1794, Christiane donna à Goethe un second fils, mais l'enfant mourut au bout de quelques jours. Le poète chercha dans le travail une diversion à son chagrin; et l'on verra que les occupations ne lui manquaient pas. Ses projets poétiques étaient

nombreux; il en exécutait quelques-uns. Une tragédie, le *Prométhée déchaîné*, fut entreprise, puis abandonnée.

Les *Heures* n'avaient pas été accueillies avec la faveur qu'elles méritaient. Les deux amis ne purent souffrir patiemment ni la froideur du public et l'engourdissement de l'opinion, ni les sottes critiques de la médiocrité. Ils résolurent d'en tirer une vengeance littéraire, et ils publièrent les *Xénies*. La première idée en appartient à Goethe. Elle lui vint à la lecture de Martial. Il composa sur-le-champ une douzaine d'épigrammes, et les envoya à Schiller pour l'*Almanach des Muses*. Schiller les reçut avec beaucoup de plaisir, mais il jugea qu'il fallait aller jusqu'à la centaine et y faire figurer tous leurs ennemis. L'ardeur belliqueuse augmentant toujours, on résolut de pousser jusqu'à mille. Les deux poètes y travaillèrent à l'envi, et de telle sorte qu'on ne distinguait plus à qui appartenait telle ou telle pièce. Souvent elles furent l'œuvre de tous deux.

Qu'on ne s'étonne pas du mouvement extraordinaire qu'elles produisirent, des indignations furieuses, des admirations hyperboliques. Les personnalités, quel qu'en soit le mérite littéraire, allument toujours les passions. C'était ce que voulaient nos deux athlètes, qui, poussés à bout par le mauvais accueil qu'on leur avait fait, crurent devoir recourir à ce moyen extrême pour secouer les esprits et signaler la sottise et l'envie. Nous ne pouvons juger plus rigoureusement ces épigrammes que celles de Boileau, de Jean-Baptiste et de Lebrun.

Cependant on aime mieux suivre les deux amis dans une plus noble carrière. Schiller avait trouvé à Weimar un théâtre tout prêt et un directeur dévoué, qui se plaisait à faire valoir les ouvrages de son émule, qui les soignait et les adoptait comme siens. Goethe, de son côté, achevait *Wilhelm Meister* avec les encouragements de Schiller, qui fut d'abord presque seul à reconnaître le mérite de cet ouvrage. *Hermann et Dorothee* est aussi de ce temps-là. Goethe méditait un poème sur la chasse, qui est resté malheureusement à l'état de projet.

L'année 1797 fut particulièrement féconde. On la nomma l'année des ballades. Nos deux émules s'y exercèrent à l'envi, et produisirent ce qu'ils ont fait de mieux dans ce genre. La *Fiancée de Corinthe*, le *Dieu et la Bayadère*, le *Chercheur de trésors*, l'*Apprenti sorcier*, sont de cette époque.

Goethe désirait passionnément retourner en Italie; Schiller voyait ce projet avec chagrin. Son ami était assez riche, il avait assez recueilli et ne devait plus songer qu'à faire valoir les immenses res-

sources de son esprit. Par l'influence de ce sage conseiller, Meyer lui-même détourna leur ami de ce voyage. Cependant Goethe voulut visiter la Suisse une troisième fois. Il mena Christiane et son fils chez sa mère, qui les accueillit avec tendresse. Ils passèrent ensemble quelques jours heureux.

Après son retour, le poète allait se plonger encore dans les recherches scientifiques, mais Schiller était là pour le rappeler à sa première vocation, et il le décida à écrire les dernières scènes de la première partie de *Faust*. Goethe méditait même une épopée¹. Le héros serait-il Achille ou Guillaume Tell? La scène se passerait-elle dans le monde antique ou dans le monde moderne? Ce doute n'était pas la seule cause qui arrêtât le poète; il ne s'était pas fait encore une théorie claire de l'épopée. Il écrivit un chant de l'*Achilléide*, et il s'en tint là.

Attiré d'un autre côté, il travailla avec Meyer aux *Propylées*, dans le même temps (1799) où le jeune Walter Scott traduisait *Goetz de Berlichingen*, et entra dans la carrière où il a moissonné tant de gloire.

La générosité de Charles-Auguste mit Schiller en mesure de quitter Iéna et de s'établir à Weimar, où il passa le reste de sa vie, désormais confondue avec celle de son ami dans la poursuite des mêmes desseins, le progrès des arts et de la littérature et la création d'une scène nationale.

Le nouveau théâtre de Weimar s'était ouvert en 1790. Goethe en avait pris la direction avec une autorité absolue. Il était indépendant même du succès. La cour payait la dépense, et le poète pouvait faire tous les essais qu'il jugeait convenables. Il surveillait les répétitions, observait les comédiens avec une grande attention. Il avait à cœur, comme Schiller, de porter l'art dramatique à une hauteur idéale, pour en faire l'école de la nation. Mais Weimar ne leur offrait pas un véritable public. En présence de la cour, les spectateurs demeuraient froids et réservés. La salle n'était animée que les jours où l'on y voyait paraître les étudiants d'Iéna. Ils arrivaient dans la ville en faisant un affreux tapage, vêtus et coiffés d'une manière étrange, les uns à cheval, les autres en voiture : objet d'effroi pour le tranquille Weimar. Ils poussaient des cris qu'ils appelaient des chants; ils provoquaient par leurs moqueries les paisibles soldats de la garde, qu'ils appelaient « les grenouilles, » à cause de leur uniforme vert et jaune. Quoi qu'il en soit, ils animaient

1. Voir les *Annales*, page 266.

le théâtre, mais ils y trouvaient, pour les tenir en respect, un personnage qui n'avait qu'une médiocre estime pour leurs excentricités, c'était M. de Goethe, le conseiller intime. Écoutons Édouard Devrient, l'auteur d'une excellente histoire de l'art dramatique en Allemagne.

« Il était assis dans un fauteuil au milieu du parterre, et, de son regard imposant, il dominait et dirigeait l'assemblée, tenait en bride les mécontents. Quand les étudiants faisaient trop de tumulte, il se levait et commandait le silence. A la représentation d'*Alarcus*, par Frédéric Schlegel (1802), les applaudissements d'une partie du public ayant provoqué une forte opposition de rires, Goethe se leva et, d'une voix de tonnerre, il s'écria : « Qu'on ne rie pas ! » Il en vint à défendre toute marque bruyante d'approbation comme de désapprobation. Il endurait même fort peu la critique. Böttiger avait écrit un article où sa direction était jugée sévèrement : il en eut connaissance et il déclara que, si l'article paraissait, il donnerait sa démission, et Böttiger le retira. »

On comprend que les comédiens lui devaient être absolument soumis. Il commandait en maître, mais il était aimable et bon. Il savait remarquer les moindres succès. Les artistes avaient pour lui une vénération profonde. Un regard encourageant était une récompense ; une parole bienveillante, une distinction inestimable. Aussi, malgré la modicité des appointements et la sévérité du directeur, la magie des noms de Goethe et de Schiller attirait-elle à Weimar de bons comédiens de toutes les villes d'Allemagne. Le théâtre prit un nouvel essor. Goethe, qui s'était de tout temps intéressé à ce qui intéressait ses amis, se laissa entraîner par l'enthousiasme de Schiller, et considéra le théâtre comme un moyen de civiliser la nation allemande. *Don Carlos*, *Egmont*, *Wallenstein*, furent joués successivement. L'effet fut immense, et la scène de Weimar s'éleva quelque temps au grand style.

Mais cette prospérité ne dura guère. Après la mort de Schiller, le zèle dramatique de son émule se ralentit. Puis vinrent pour le théâtre, comme pour le pays, les jours de l'adversité, après la bataille d'Iéna. En 1813, le comte de Edlink fut chargé de seconder le directeur. En 1817, Auguste de Goethe, son fils, lui fut associé. Le poète éprouvait des contrariétés. Caroline Jagemann, actrice et cantatrice favorite de Charles-Auguste, devenue Mme de Heygendorf, trama une intrigue contre Goethe, dont elle n'avait jamais aimé l'influence. Cependant il patientait par amitié pour le prince. Un misérable incident vint mettre à bout la patience du directeur.

En 1817, un comédien ambulant, nommé Karsten, offrait à l'admiration des villes de l'Europe le barbet que Paris avait vu figurer avec tant de succès dans le *Chien de Montargis*. Le duc était grand amateur de chevaux et de chiens, et il fut aisé de lui inspirer le désir de voir la gentillesse du caniche. Quand son ministre fut informé que cet artiste d'un nouveau genre était appelé à Weimar, il invoqua l'article du règlement qui interdisait la scène aux animaux. On persuada au prince que son favori y mettait de l'entêtement. Le chien fut amené en secret. Le jour de la répétition, Goethe écrivit au duc qu'ayant toujours considéré le théâtre comme un sanctuaire, il lui demandait la permission de ne pas assister à la représentation et de se regarder comme congédié; puis il se rendit à Iéna. Le duc, un moment irrité, accepta la démission. Le procédé était dur, mais irréfléchi. Cependant Goethe sentit le coup profondément. « Charles-Auguste ne m'a jamais compris, » s'écria-t-il avec amertume. Un pareil affront, à lui, l'homme illustre! Et l'essuyer de son ami! d'un prince qui, pendant quarante années, avait été pour lui un frère plutôt qu'un souverain, et qui avait déclaré qu'il voulait reposer dans le même tombeau! Et tout cela pour un caniche! par l'intrigue d'une comédienne! Il eut l'idée de quitter Weimar et d'accepter les offres brillantes qu'on lui faisait de Vienne.

Mais le prince ne tarda pas à regretter une mesure précipitée. Il se hâta d'écrire à Goethe une lettre amicale. Le nuage se dissipa; cependant aucune prière ne put décider le poète à reprendre la direction d'un théâtre qui s'était abaissé jusqu'à produire un barbet sur la scène. Qui l'aurait dit, qu'un directeur tel que Goethe se retirerait devant un pareil ennemi?

Nous avons décrit avec quelque détail la maison du Frauenplan; on aimera sans doute à connaître aussi les habitudes du maître, et la manière dont il remplissait sa journée. Il se levait à sept heures, et souvent même plus matin, après un long et profond sommeil, et il travaillait assidûment jusqu'à onze heures. Il prenait alors une tasse de chocolat, et travaillait encore jusqu'à une heure. Il dinait à deux. Il était gros mangeur et très-friand de poudings, de gâteaux, de mets sucrés. Il ne dinait jamais seul, et il aimait à prolonger le repas en causant et buvant. Car il aimait le vin, et il le fait assez entendre, à la manière dont il en parle souvent.

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne cherchait dans le vin qu'une gaieté

légère et ne tombait nullement dans l'excès. Du reste, sa table était fort simple : aucun dessert, pas même le café.

Toute sa vie domestique était d'ailleurs d'une grande simplicité. Les bougies étaient fort en usage, cependant on ne voyait sur sa table que deux chandelles.

Le soir, il allait souvent au spectacle, et, à six heures, il prenait régulièrement son verre de punch. S'il n'allait pas au théâtre, il recevait chez lui quelques amis. Entre huit et neuf, on servait un simple souper, mais il ne prenait lui-même qu'un peu de salade ou de confitures. Il se couchait régulièrement à dix heures.

Il recevait beaucoup de visites. On venait à Weimar pour le voir. On n'y passait pas accidentellement sans exprimer le désir de lui être présenté. Il en était souvent fatigué. Mais, quand la visite lui était agréable, il se montrait d'une amabilité extraordinaire. En revanche, les importuns le trouvaient froid et réservé. De là les jugements si divers qu'on a portés sur son compte. Burger voulut le traiter d'égal à égal, avec une brusquerie de mauvais goût, et il ne dut pas être satisfait de la manière dont il fut accueilli. Jean-Paul Richter se comporta mieux et fut bien plus content. En général, quiconque avait à lui dire des choses intéressantes pouvait compter sur sa sympathie. Et quant à la sûreté de son commerce avec ses amis et ses familiers, on ne saurait la révoquer en doute. Il souffrit longtemps sans se rebuter l'humeur quelquefois acariâtre de Herder. Il fut pour Schiller comme un frère. Il soutint et encouragea Hegel à ses débuts. Henri Voss, le fils du grand poète, vint à Weimar en 1804, et il y vécut dans l'intimité de Schiller et de Goethe. Ses lettres, publiées plus tard, sont un vivant et touchant témoignage des qualités aimables de ces deux grands hommes. Goethe traita Henri Voss comme un fils, et ce jeune homme eut pour lui l'attachement le plus tendre¹.

Il admire d'abord la profondeur et la clarté de cet esprit merveilleux, de ce philosophe éminemment populaire, qui, sur les sujets les plus futiles, parle au cœur le langage de la véritable sagesse. Rien n'échappe à son attention. Il répand sur tout l'esprit et la vie, et l'on admire comme il sait tirer de la plus chétive matière des développements sublimes. Quand il s'anime, il presse le pas, ou, si une idée le saisit, il s'arrête, un pied devant l'autre, le corps penché en arrière. Être assis à table devant lui, arrêter le regard

1. Henri Voss, qui annonçait les plus heureuses dispositions poétiques, est mort à la fleur de l'âge.

sur son œil de flamme est une volupté. Ses traits, où la majesté brille, n'expriment pas moins de bonté et de bienveillance. « Ce que j'apprécie surtout, dit-il encore, c'est l'impression indéfinissable qu'il fait sur les cœurs. Il sait les porter vers le bien et le beau sans qu'ils s'en doutent, et ce n'est pas même avec intention qu'il le fait, c'est plutôt son être tout entier qui exerce à son insu cette influence. Dimanche dernier, je passai seul avec lui toute l'après-midi. Il tombait une douce pluie de mai. Nous étions assis dans la salle du jardin, devant la porte ouverte. Goethe était très-heureusement disposé. Il vint à parler de l'église de Saint-Pierre. Je n'entendis jamais une parole aussi belle et aussi pénétrante. Il n'est jamais plus charmant et plus aimable que le soir, dans sa chambre, appuyé contre le poêle ou assis sur le sofa. Que ce soit le silence du soir ou le soulagement qu'il éprouve après de pénibles travaux, il est plus gai, plus causant, plus ouvert, plus cordial. Oui, Goethe peut être la cordialité même. Je voudrais pouvoir vous dire une fois ce que cet homme est devenu pour moi, quelle est sa bonté à côté de sa grandeur. Je le vois tous les jours; je vis entièrement sous ses yeux; je lui ouvre mon cœur jusqu'au dernier repli : non pas qu'il le demande, mais parce que je ne pourrais vivre autrement.

« Je reste souvent jusqu'à dix heures du soir auprès de lui, dans son cabinet. Assis sur le sofa, dans le plus simple négligé, il cause ou il entend une lecture. Mais ses discours sont plus instructifs et valent mieux que toutes les lectures. Il se lève soudain et se promène de long en large; ses gestes sont une parole vivante; ce n'est pas seulement l'organe de la voix, c'est toute sa personne qui parle, et par ses yeux rayonne tout le feu de son âme. On lisait un soir un chant d'automne de mon père sur Dieu et l'immortalité. Goethe était absolument immobile. Il levait les yeux, comme s'il eût cherché le monde supérieur. J'éprouvai l'émotion la plus profonde à ce moment, où il dirigeait mon regard de la terre vers le ciel par des chemins tout nouveaux, et lui ouvrait une perspective dans l'éternité. »

Tandis que les deux chefs de la littérature travaillaient avec une noble émulation et une concorde fraternelle à l'œuvre commune, les Allemands disputaient sur la question de savoir lequel des deux était le plus grand poète. Goethe avait déjà condamné en Italie des discussions pareilles au sujet du Tasse et de l'Arioste, de Michel-Ange et de Raphaël¹. Témoin de la lutte passionnée qui s'élevait

1. Tome IX, page 399.

entre ses partisans et ceux de son ami, il disait que leurs compatriotes devaient bien plutôt se réjouir d'avoir deux pareils « gaillards » sur lesquels ils pouvaient disputer. Le bon et modeste Schiller se mettait fort au-dessous de Goethe, qui disait à son tour : « Mes ouvrages ne seront jamais populaires comme les siens. »

Nous le laisserons rapporter lui-même, dans les *Annales*, la mort de Herder, la visite de Mme de Staël (1804), enfin la mort de Schiller, qui arriva une année plus tard.

Une fois privé de son émule, il vécut d'abord très-solitaire. Il avait perdu plus qu'un ami; celui qui avait su réveiller son ardeur poétique, lui rendre « un nouveau printemps, » n'était plus là : nous verrons Goethe se livrer encore au travail, à l'étude, aux recherches scientifiques, aux expériences de tout genre, produire même des ouvrages dont un autre serait fier; mais la splendeur du midi est passée; l'astre, toujours brillant, a perdu de sa chaleur; le soir approche.

Les confidences de Goethe nous font assez entendre que ni Jacobi ni Wolf, qui vinrent peu de temps après à Weimar, ne pouvaient lui tenir lieu de ce qu'il avait perdu. Ses relations avec les hommes marquants se multiplièrent : elles ne comblèrent pas le vide laissé par une amitié parfaite.

Mais l'année suivante (1806) amena une diversion qui ne fut que trop puissante. Dès le printemps, on prévint des troubles de guerre. Les rapports étaient toujours plus hostiles entre la Prusse et Napoléon; le duc de Weimar avait repris un commandement au service de cette puissance, et ses petits États furent enveloppés dans les orages qui assaillirent le nord de l'Allemagne. Le 14 octobre, à sept heures du matin, on entendit à Weimar une canonnade lointaine. La bataille d'Iéna avait commencé. Goethe entendit les sourdes détonations avec un effroi manifeste. Vers midi, elles s'affaiblirent. Il se mit à table comme de coutume. A peine le repas était-il commencé, que le tonnerre de l'artillerie éclata sur la ville. Goethe quitte la table. Riemer, son secrétaire, arrive et le trouve qui se promène de long en large dans le jardin. Les boulets volaient par-dessus les maisons; les baïonnettes de l'infanterie prussienne fugitive brillaient au-dessus des murs du jardin. Les Français avaient braqué du canon sur les hauteurs et ils foudroyaient la ville. La journée était belle et sereine. Les oiseaux chantaient sur l'esplanade, et le calme profond de la nature formait avec le bruit sauvage de la guerre un contraste saisissant. Les rues étaient mortes. Tout le monde se tenait caché. De moment en moment, un coup de canon in-

terrompait le silence. Ça et là les boulets venaient frapper une maison.

Au milieu de cette scène d'épouvante, quelques hussards français entrent dans la ville au galop. Ils viennent reconnaître si l'ennemi s'est retiré. Aussitôt après, arrive un corps plus nombreux. Un jeune officier de hussards accourt à la maison de Goethe. Il annonce qu'elle sera le quartier général du maréchal Augereau, et, par conséquent, à l'abri du pillage. Cet officier était M. de Turkheim, le fils de Lili. Goethe l'accompagne au château; déjà plusieurs maisons étaient en flammes, les soldats enfonçaient les caves, le pillage commençait. Du château, Goethe revient dans sa maison, où quelques hussards s'étaient établis dans l'intervalle. Le maréchal n'était pas encore arrivé. On l'attendit une grande partie de la nuit. Enfin on ferma les portes et la famille se coucha. Tout à coup deux soldats frappent à la porte et demandent à entrer. On a beau leur dire que la maison est pleine et qu'on attend le maréchal, ils menacent d'enfoncer les fenêtres si l'on n'ouvre pas la porte. Il fallut les laisser entrer et leur servir du vin. Ils en usèrent copieusement et demandèrent le maître de la maison. On leur représenta inutilement qu'il était couché. Ils voulaient le voir. On éveille Goethe; il passe sa robe de chambre, descend l'escalier d'un pas majestueux et impose si fort par sa présence aux soldats ivres qu'ils deviennent tout à fait honnêtes. Ils entrent en conversation, ils trinquent avec lui et le laissent enfin retourner dans sa chambre. Mais, bientôt après, échauffés par le vin, ils demandent un lit, montent l'escalier en faisant tapage, pénètrent jusque dans la chambre du maître. Là commence une scène violente. Christiane, qui montra dans ces circonstances beaucoup de courage et de présence d'esprit, appelle du secours. On finit par entraîner hors de la chambre les tapageurs qui, malgré toutes les représentations qu'on leur fait, se couchent dans le lit préparé pour le maréchal. Il n'arriva que le matin. Dès lors les sentinelles protégèrent la maison.

Il s'était passé dans Weimar des scènes bien plus tristes. Le pillage fut si complet qu'on enleva du château les choses les plus nécessaires. Dans cette situation désespérée, tandis que l'incendie dévorait les maisons voisines, la duchesse Louise montra ce courage intrépide que le monde n'a pas oublié, et qui fit sur Napoléon une impression profonde. Lorsqu'il entra dans Weimar, entouré de toutes les horreurs de la victoire, la duchesse le reçut au haut de l'escalier de son château, avec une dignité ferme et tranquille. « Voilà, dit Napoléon à Rapp, voilà une femme à laquelle nos deux cents

canons n'ont pas fait peur. » Elle lui recommanda son pays, elle défendit son époux, et, par son calme et son courage, elle amena le conquérant irrité à des sentiments plus doux. Il ne pardonnait pas au duc de s'être allié avec les Prussiens, et il lui déclara plus tard que, s'il l'épargnait, c'était en considération de la duchesse.

Aujourd'hui, Charles-Auguste n'a pas besoin d'excuses. Il avait suivi la politique nationale, et l'on sympathise pleinement avec le poète, lorsqu'il justifie son prince par ces éloquents paroles : « Je suis, dit-il, naturellement disposé à voir les choses avec calme, mais j'entre en fureur dès que je vois qu'on demande aux hommes l'impossible. Que le duc ait secouru de son argent des officiers prussiens dépouillés de leur solde; qu'il ait avancé quatre mille écus à l'héroïque Blücher après le combat de Lubeck, vous appelez cela une conjuration ! Vous en faites un crime à Charles-Auguste ! Supposons qu'aujourd'hui ou demain votre armée éprouve un revers ; que penserait l'Empereur d'un général ou d'un feld-maréchal qui ne ferait pas exactement ce qu'a fait notre duc ? Je vous le dis, le duc doit agir comme il agit. Il doit agir ainsi. Il aurait grand tort d'agir autrement. Et quand il devrait pour cela perdre ses États, son sceptre et sa couronne, comme son ancêtre, le malheureux Jean, il ne doit pas s'écarter d'un point de ces nobles sentiments et du devoir imposé à l'homme et au prince en pareille circonstance. Le malheur ! Qu'est-ce que le malheur ? C'est un malheur, sans doute, qu'un prince doive éprouver chez lui un pareil traitement de la part de l'étranger. Et quand il serait réduit à la même extrémité que Jean, son ancêtre, que sa chute et son malheur seraient certains, cela ne me troublerait point. Un bâton à la main, je veux, comme autrefois Lucas Cranach, suivre mon seigneur dans sa misère, rester fidèlement à son côté. Les enfants et les femmes qui nous rencontreront dans les villages diront, en versant des larmes : « C'est le vieux Goethe et l'ancien duc de Weimar, que l'empereur des Français a dépouillé de son trône, parce qu'il était resté fidèle à ses amis dans le malheur ; parce qu'il a visité au lit de mort le duc de Brunswick, son oncle ; parce qu'il n'a pas voulu laisser mourir de faim ses vieux compagnons d'armes. »

En disant ces mots, il pleurait à chaudes larmes, et, après avoir fait une pause, il s'écria : « Je chanterai pour lui gagner du pain. Je me ferai chanteur de foire, et je mettrai notre malheur en chansons. Je visiterai tous les villages, toutes les écoles, où le nom de Goethe peut être connu. Je chanterai l'opprobre des Allemands, et les enfants apprendront par cœur mon chant d'opprobre, jusqu'à ce

qu'ils soient devenus des hommes, et qu'en chantant ils rétablissent mon maître sur son trône et qu'ils vous renversent du vôtre. » Tels étaient les sentiments de cet homme qu'on voulait croire insensible, de cet Allemand qu'on disait mauvais patriote.

L'époque troublée au milieu de laquelle on vivait lui suggéra des réflexions sérieuses. Après seize ans d'intimité, il épousa Christiane. Il sentait la nécessité d'assurer le sort de la mère et de l'enfant. C'était d'ailleurs la juste récompense du courageux dévouement qu'elle lui avait montré dans ces jours difficiles. Ce fut le 19 octobre, par conséquent cinq jours après le pillage de Weimar, et non, comme on l'a dit, pendant la canonnade, qu'il fit bénir son mariage, en présence de son fils et de Riemer, son secrétaire. Devenue la femme de Goethe, Christiane porta cet honneur avec modestie, on pourrait dire avec humilité. De son côté, il exigeait ponctuellement pour elle tous les égards auxquels elle avait droit par son titre, et l'on eût été mal reçu d'y manquer.

Des jours tranquilles étaient revenus pour Weimar. Le prince avait fait sa paix avec le vainqueur en accédant à la confédération du Rhin. Il était rentré dans son duché au milieu des cris d'allégresse. Goethe, qui avait eu le bonheur de sauver ses papiers et ses collections, se hâta de faire imprimer *Faust* et le *Traité des couleurs*, pour les préserver d'une atteinte fatale. Il méditait encore son *Guillaume Tell*¹.

Une nouvelle affliction vint frapper la famille régnante et son ami fidèle : la duchesse Amélie mourut le 10 avril 1807, après avoir vu l'Allemagne bouleversée, son frère mort, son fils chassé de chez lui. Son cœur était brisé, et cette âme courageuse céda enfin aux coups de l'adversité. Goethe célébra sa mémoire par un discours que le duc fit lire dans toutes les églises du pays le jour du service funèbre.

Aussitôt après, le 23 avril, Bettine arrive à Weimar. On a trop écrit et trop discouru sur ses rapports avec Goethe, elle en a fait elle-même trop de bruit, pour que nous croyions devoir nous y arrêter longtemps. Une personne jeune encore, d'une imagination vive et romanesque, se croit éperdument amoureuse du célèbre poète. Elle s'insinue d'abord auprès de sa mère, dont elle flatte la tendresse par l'expression de son enthousiasme pour ce fils adoré; il est touché à son tour des attentions qu'elle montre pour sa mère, et lui écrit en termes obligeants; elle paraît soudain à Weimar, elle surprend,

1. *Annales*, page 266.

elle embarrasse celui dont elle a fait son idole et qui n'a pas d'abord le courage de la rudoyer, qui même s'amuse de ses étourderies; elle en abuse toujours davantage, et, dans une nouvelle apparition qu'elle fait à Weimar en 1811, il est enfin obligé de lui fermer sa maison.

Il n'y a rien dans tout le mouvement que Bettine a voulu produire qui mérite l'attention du public. Une seule question doit être posée : sa correspondance avec Goethe est-elle authentique? Admettons qu'elle repose sur un fonds de vérité, mais reconnaissons en même temps que la fiction et l'exagération y abondent. Riemer déclare que cette correspondance est un roman. C'est, croyons-nous, l'opinion reçue en Allemagne. Les fameux sonnets que Bettine se fait adresser par le poète furent écrits pour une autre. Ce trait fait juger du reste.

On s'attend bien à ne pas trouver dans les *Annales* le nom de Bettine; mais celui de Napoléon n'y est pas oublié, et, quoique elles ne nous offrent que des notes rapides et décousues sur l'entrevue du conquérant et du poète, nous n'interviendrons pas entre eux et nous laisserons parler notre auteur. Les faits sont indiqués et les réflexions naissent d'elles-mêmes.

Quelques jours avant cette entrevue, Goethe avait perdu sa mère. Elle mourut le 13 septembre 1808, âgée de soixante et dix-huit ans. Elle vécut heureuse, jusqu'à ses derniers jours, dans le sentiment de sa tendresse pour un fils dont elle savourait la gloire avec délices. Il avait désiré de la posséder auprès de lui; mais un cercle d'anciennes connaissances, une longue habitude, l'enchaînaient à sa ville natale malgré les troubles de la guerre, au point qu'elle ne voulut pas même faire une visite à Weimar. Elle mourut comme elle avait vécu : sa sérénité ne se démentit pas un instant. Ayant reçu encore une invitation pendant sa dernière maladie, elle fit répondre : « Mme la conseillère ne pourra pas aller, Mme la conseillère s'en va mourir. » Elle ordonna elle-même son convoi ponctuellement, jusqu'à désigner les sortes de vins et de pâtisseries qu'on devrait servir aux assistants.

L'union de Goethe et de Christiane durait depuis plus de vingt ans; Christiane était fort changée, et, avec l'âge, se développa, dit-on, chez elle, un genre d'intempérance toujours funeste aux charmes de la femme; le poète ne trouvait plus chez elle ce qui peut nourrir l'amour et le préserver de l'inconstance. Au nombre des amis qu'il voyait toujours avec plaisir quand il se rendait à Iéna, était le libraire Frommann. Dans sa famille vivait une fille adop-

tive, Minna Herzlieb, qui a pour nous un intérêt tout particulier, parce qu'elle est l'original de l'Otilie des *Affinités électives*. Comme enfant, elle avait été la favorite de Goethe; devenue une jeune fille, elle eut pour lui un attrait contre lequel toute sa raison luttait en vain, et, malgré l'énorme différence des âges, ce charme fut réciproque. Les *Sonnets*, plus tard dérobés par Bettine, et qui furent adressés à Minna Herzlieb, sont, avec les *Affinités électives*, la preuve éloquente de la passion du poète. Il est facile de comprendre que cette attraction mutuelle des deux cœurs dut alarmer les amis. On se hâta d'envoyer Minna en pension, et cette séparation, douloureusement sentie, les sauva tous deux. Suivant son habitude, Goethe exhala sa flamme dans une œuvre poétique, le roman des *Affinités électives*. Peut-être, si les circonstances qui l'ont inspiré étaient mieux connues, trouverait-on dans ce livre autant de réalités que dans *Werther*. Minna se maria plus tard et fut heureuse. Goethe sentit longtemps sa blessure. On verra qu'il y fait allusion dans ses *Annales*.

Ce fut en 1810 qu'il commença à écrire ses *Mémoires*. Il a regretté de n'y avoir pas songé du vivant de sa mère, qui lui aurait rappelé et même indiqué beaucoup de faits intéressants. Ce grand travail l'occupa plusieurs années.

Les temps étaient venus où il devait se voir enlever successivement presque tous ses amis. L'année 1813 amena une séparation cruelle. Wieland mourut, et ce coup ébranla Goethe plus qu'on ne l'aurait imaginé. On lira dans ce volume le touchant éloge funèbre qu'il prononça en l'honneur du chantre d'Obéron dans la loge des francs-maçons à Weimar. Encore un écrit de notre poète, où se manifestent, de la manière la plus aimable, ses sentiments affectueux.

Mais les mouvements politiques de 1813 durent faire encore une puissante diversion à tous les chagrins particuliers. L'Allemagne se souleva contre le tout-puissant Napoléon. Goethe douta du succès, ou plutôt il en désespéra. Il n'était pas le seul, et ce serait une souveraine injustice de lui en faire un crime. Ami et ministre d'un prince peu puissant, qu'il avait vu humilié et presque détrôné, sept ans auparavant, pour avoir pris parti contre le grand Empereur, il devait être circonspect par position, par office, quand il ne l'aurait pas été par tempérament. Ne lui reprochons pas non plus d'avoir cherché, suivant ses instincts, pendant ces terribles jours, des distractions dans la poésie. Des ballades comme la *Danse des morts*, le *Fidèle Eckart*, la *Cloche qui chemine*, n'ont pas besoin de demander grâce, parce qu'elles sont nées au milieu des orages qui allaient changer la face du monde.

Leur auteur n'était point insensible aux maux de la patrie; il ne le fut pas à l'issue des événements, mais il faut l'entendre lui-même, pour comprendre combien ses vues politiques étaient sages et que, même après la victoire de Leipzig, il sentait tout ce qui manquait à l'Allemagne pour être une grande nation. « Ne croyez pas, disait-il à un patriote de l'époque, ne croyez pas que je sois indifférent pour les grandes idées de liberté, de nation, de patrie; non, ces idées sont en nous; elles font partie de notre être, et personne ne peut s'en dépouiller. Je porte aussi à l'Allemagne un ardent amour. J'ai senti souvent une douleur amère, à la pensée que les Allemands, si estimables un à un, sont une nation si misérable. On éprouve, à comparer le peuple allemand aux autres peuples, un pénible sentiment, auquel je cherche à me dérober par tous les moyens. J'ai trouvé dans les sciences et les arts les ailes avec lesquelles on peut s'élever au-dessus de tout cela; car les sciences et les arts appartiennent au monde, et devant eux disparaissent les barrières des nations. Mais la consolation qu'ils procurent n'est pourtant qu'une triste consolation, qui ne remplace point l'orgueilleux sentiment d'appartenir à une nation grande, forte, estimée et redoutée. »

Il s'explique aussi sur l'avenir de l'Allemagne, mais cet avenir lui paraît encore bien éloigné. Voici ses propres paroles : « Que chacun de nous, selon ses talents, son inclination, sa position, développe en attendant la culture du peuple et la fortifie, afin qu'il ne reste pas en arrière des autres, qu'au contraire il les devance; afin que l'intelligence ne s'émousse pas, qu'au contraire elle se vivifie; afin qu'elle ne défaille pas, ne devienne pas pusillanime, mais qu'elle se montre capable de toutes les grandes actions, quand le jour de la victoire viendra nous luire. »

De ces considérations générales, Goethe, passant à l'examen de la situation actuelle, donne à entendre qu'il est loin de partager les illusions qu'on se fait. « On parle, dit-il, du réveil du peuple allemand, qui s'élève à la liberté. Le peuple est-il réellement réveillé? Sait-il ce qu'il veut et ce qu'il peut? Le sommeil a été trop profond pour que la secousse, même la plus rude, ait pu si tôt le rendre à lui-même. Et puis tout mouvement est-il un relèvement? Se relève-t-il, celui qu'on fait lever par force? Je ne parle pas de quelques milliers de jeunes gens et d'hommes cultivés; je parle de la multitude, des millions. Et qu'avons-nous conquis? Qu'avons-nous gagné? Vous dites la liberté!... Il serait plus exact de dire la délivrance, oui, la délivrance, non pas du joug des étrangers, mais d'un

joug étranger. Je ne vois plus de Français, plus d'Italiens, mais je vois en échange, des Kosaques, des Baskirs, des Croates, des Magyares, des hussards bruns et autres. »

Paroles d'une admirable sagesse et qui, aujourd'hui même, méritent d'être pesées. On comprend que celui qui jugeait si sainement la situation de l'Allemagne ne pouvait partager les illusions enthousiastes de ses jeunes compatriotes. Et quand on lui reprochait de n'avoir pas fait des chansons de guerre : « Comment aurais-je pu prendre les armes sans haine ? dit-il à Eckermann. Et comment aurais-je pu haïr sans jeunesse ? Quand ces événements m'auraient trouvé à l'âge de vingt ans, certes je n'aurais pas été le dernier. Mais ils m'ont trouvé plus que sexagénaire. D'ailleurs nous ne pouvons pas servir tous la patrie de la même manière. Chacun fait de son mieux, selon les dons que Dieu lui a départis. Je me suis donné assez de mal durant un demi-siècle ; je ne me suis pas accordé un jour de repos pour accomplir la tâche que la nature m'avait assignée ; j'ai travaillé, scruté, agi sans cesse, aussi bien et autant que j'ai pu. Si chacun pouvait en dire autant, cela irait bien pour tous. Composer des chansons de guerre et rester dans ma chambre ! Que cela eût été digne de moi ! Au bivouac, à la bonne heure, lorsqu'on entend, la nuit, hennir les chevaux de l'ennemi ! Mais ce n'était pas là ma vie ; ce n'était pas mon rôle ; c'était celui de Théodore Körner. Ses chants de guerre lui vont à merveille. Pour moi, qui ne suis pas d'une nature guerrière, et qui n'ai pas l'esprit guerrier, des chansons de guerre eussent été un masque, qui serait allé fort mal à mon visage. Je n'ai jamais rien affecté dans ma poésie. Ce que je n'avais pas vécu, ce qui ne m'avait pas sollicité, tourmenté, je ne l'ai ni exprimé ni chanté. Et comment sans haïr aurais-je pu écrire les chants de la haine ? »

Goethe nous a dit le secret de cette largeur de vues qui lui faisait considérer tout le genre humain comme une seule famille ; il s'occupait d'intérêts plus élevés et plus vastes que ceux qui agitent les politiques ; il vivait pour la culture intellectuelle, pour les sciences et les arts. Nouveau sujet de reproche. Ses ennemis l'ont accusé de considérer la vie en artiste et de s'en faire un amusement. Il y a sans doute des amateurs et des artistes frivoles, qui s'amuse de leur art et de la vie : mais un homme tel que Goethe doit-il être rangé dans cette catégorie ? Et peut-on l'accuser d'avoir joué avec la vie, quand il a travaillé plus sérieusement que personne, dans la carrière où l'appelait son génie, pour les fins les plus élevées de l'humanité ? Ce travail l'absorbait et le rendait moins attentif à certains

intérêts : mais tout homme supérieur, voué à la culture d'un art ou d'une science, serait exposé au même reproche. Heureux qui pourra le mériter à son tour !

Après le crime d'indifférence politique, on lui a imputé celui d'indifférence religieuse. Il serait plus facile encore de le justifier à cet égard. Les idées religieuses ne lui furent nullement indifférentes. Il les respecta, il les aima chez les autres. Toute croyance sincère avait droit à ses ménagements, à ses hommages. Il haïssait et méprisait sans doute la dévotion hypocrite, les exagérations intolérantes et persécutrices, mais il rangeait parmi les haïssables persécuteurs les frondeurs incrédules, les sceptiques railleurs ; il ne pardonnait pas à Voltaire ses attaques insultantes contre le plus vénérable des livres, celui qui offre à tout homme non prévenu la plus pure et la plus sublime empreinte de la Divinité.

Mais quelle fut la religion de Goethe ? Ses convictions varièrent aux diverses époques de sa vie. Il fut orthodoxe, piétiste, arien, panthéiste, enfin adorateur d'un Dieu, d'une Providence, qui a tout fait, tout donné, qui se révèle dans le cœur de l'homme et dans la nature, dont la splendeur nous luit dans le soleil et dans l'Évangile ; en qui nous sommes, en qui nous serons après la mort. Nous ne prétendons point définir en si peu de mots la croyance de Goethe, mais telle qu'elle soit dans le fond, on l'aime cette croyance, parce qu'elle est humaine, généreuse, large, tolérante. Amie des croyances d'autrui, elle est toujours prête à les défendre contre les dédains et les violences. Aussi, la mission que Goethe a pu justement s'attribuer dans le domaine de la poésie ¹, il l'a également remplie dans l'ordre de choses religieux : en religion, comme en littérature, il fut un libérateur.

Les troubles politiques et les guerres qui bouleversaient l'Europe affligeaient son âme paisible, indignaient le noble ami des sciences, des lettres et des arts. A l'âge de soixante-cinq ans, après tant de travaux glorieux, il aurait eu le droit d'assister en spectateur oisif à ces luttes fatales ; il lui eût été permis de contempler du bord les orages : il aimait mieux en détourner la vue ; ses regards, ses pensées, se dirigèrent vers l'Orient, et il y trouva une nouvelle source de poésie. Il composa *le Divan*, qu'il faut l'entendre expliquer et juger lui-même. Contre son habitude, il a fait suivre d'un ample commentaire cette œuvre poétique, dont le singulier mérite étonne plus encore, quand on réfléchit que l'auteur dut se préparer par

1. Voyez, dans ce volume, la page 464.

un travail qui eût effrayé bien des jeunes gens à produire et à transporter dans nos climats ces fleurs étrangères.

En 1814, Goethe fit un voyage à Francfort. « Il y fut accueilli d'une manière triomphale. On donna *le Tasse* avec beaucoup d'appareil. Quand le poëte parut dans sa loge, décorée de fleurs et de lauriers, l'orchestre exécuta une symphonie d'Haydn, puis toute l'assemblée se leva en poussant des cris de joie. Au lever du rideau, il se fit un silence solennel, et un prologue fut récité, dans lequel la ville souhaitait à son fils la bienvenue. Après la représentation, vint un épilogue, pendant lequel les couronnes qui paraient les bustes de Virgile et d'Arioste furent présentées à Goethe. Après la solennité, ses admirateurs remplirent les corridors et l'escalier, et il passa à travers la foule en exprimant sa reconnaissance. »

Suivons-le maintenant dans les dernières années de sa vie. Nous le verrons sans cesse occupé. Rien de ce qui se passe dans le monde des lettres, des arts et des sciences ne doit lui rester étranger. Il recherche, il attire à lui, les hommes éminents dans tous les genres. Il fréquente les bains de Carlsbad, et il y fait chaque année de nouvelles connaissances, de nouveaux progrès, dans l'étude des hommes et des choses.

En 1816, le duché de Weimar est érigé en grand-duché. Charles-Auguste établit l'ordre du Faucon, et il en décore son ami. Cette même année, Charlotte, la Charlotte de Werther, maintenant veuve, sexagénaire, mère de douze enfants, paraît à Weimar, et vient rendre visite à son poëte. On a dit qu'elle l'embarrassa un peu en s'offrant à sa vue en robe blanche, comme pour rappeler un temps qui ne pouvait plus renaître, mais de bonnes autorités nous permettent de considérer ce détail comme une invention de quelque mauvais plaisant.

Cette année marqua pour Goethe plus sérieusement. Christiane mourut. On crut que c'était pour lui une délivrance ; on le jugeait mal, il regretta sincèrement la compagne de sa vie. Il avait eu pendant vingt-huit ans ses soins et son amour, et il ne put la perdre sans douleur. Des vers touchants, qu'il consacra à sa mémoire, en sont un témoignage. L'année suivante, son fils épousa Mlle Ottilie de Pogwisch, une des plus brillantes dames de Weimar. Elle fut tendrement chérie de son beau-père ; elle tint son ménage jusqu'à sa mort. Elle était si avant dans ses bonnes grâces, qu'elle pouvait tout se permettre avec lui. L'année d'après, il put chanter au berceau de son premier petit-fils (Walther) et il ne tarda pas à en voir naître un second (Wolfgang), qui semble avoir été son favori. Il le lais-

sait travailler et jouer dans sa chambre et l'appelait son petit loup (*Wölfchen*).

Il était lui-même le vieil enfant gâté de la cour. Venait-il à se permettre dans son administration quelques actes un peu vifs et même irréguliers, l'intervention amicale du duc et de la duchesse arrangeait tout. L'essentiel était que Goethe fût tranquille et content. En 1823, les États de Weimar s'assemblèrent pour demander la reddition des comptes. Goethe, président de la commission des sciences et des arts, qui disposait d'environ 12 000 thaler, laissa d'abord, en ce qui le concernait, la demande sans réponse, trouvant fort mauvais qu'on lui demandât compte d'une si misérable somme. Enfin, il s'exécuta, et envoya son compte en deux lignes : reçu, tant; dépensé, tant; reste en caisse, tant. La lecture de cette pièce laconique provoqua les éclats de rire des uns et les murmures des autres. La grande-duchesse intervint auprès des commissaires, et leur fit considérer que le vieux Goethe était un homme à part, qu'on ne l'aurait peut-être plus longtemps; que vraisemblablement on ne retrouverait pas son pareil, en sorte que le danger du précédent était peu à redouter. Les comptes furent admis.

Plus les années s'accumulaient sur la tête de Goethe, plus il semblait redoubler d'activité. Ses *Annales* en rendent témoignage. Il s'occupait de tout : peinture, sculpture, architecture, géologie, météorologie, anatomie, optique, littérature orientale, littérature anglaise; il suivait avec curiosité les romantiques français; il lisait Caldéron, il relisait Homère. » La vie ressemble aux livres sibyllins, disait-il; moins il en reste, plus elle est précieuse. Il allait peu dans le monde, très-rarement à la cour. C'était la cour qui venait chez lui. La grande-duchesse lui faisait visite une fois par semaine. Elle amenait parfois avec elle quelques grands personnages, des princes, des rois. Charles-Auguste venait aussi, mais à l'improviste. Un jour, Goethe avait chez lui un étudiant d'Iéna. Un vieux monsieur entre sans bruit et s'assied sur une chaise. L'étudiant, qui avait la parole, la garde et continue sans se déranger. Quand il eut fini : « Il faut pourtant, Messieurs, dit le vieux poète, que je vous présente l'un à l'autre.... Son Altesse Royale, le grand-duc de Saxe-Weimar; M. N.N. étudiant à Iéna. »

En 1821, parurent les *Années de Voyage de Wilhelm Meister*. Sans nous arrêter à l'examen critique de cet ouvrage, reconnaissons avec notre savant biographe que le vieil auteur prit cette fois avec le public de grandes libertés. Mais, s'il n'a pas fait un bon roman, un ouvrage achevé, il a laissé un précieux volume.

Les critiques ne lui manquèrent pas en Allemagne; il semblait quelquefois que ses compatriotes fussent lassés de l'admirer, mais sa renommée s'étendait au dehors de plus en plus, en Angleterre, en France, en Italie. L'intérêt sympathique qu'il témoignait pour les productions étrangères lui attirait l'affection d'hommes tels que Manzoni, Walter Scott, Byron, Carlyle, Stapfer, Ampère, Cousin, Soret.... Dans leur commerce, son esprit s'élevait à l'idée d'une littérature universelle, qui rapprocherait les nations, et les unirait par le lien commun d'une haute culture intellectuelle. Grande et généreuse conception, qui pourra bien se réaliser un jour, et qu'il aura préparée par ses ouvrages, comme il l'a appelée par ses vœux.

Cette idée atteste dans un vieillard une rare puissance de vie. Mais Goethe était-il vieux? A soixante et quatorze ans, il était encore accessible aux sentiments qui sont le partage de la jeunesse. Il aimait, il inspirait l'amour, il songea un moment à épouser Mlle Lewezow, qu'il avait rencontrée à Marienbad; et, au dire de Zelter, Mme Scymanowska, remarquable pianiste, fut, dans ce temps-là, éperdument amoureuse de lui.

Le 7 novembre 1825, quelques semaines après qu'on eut célébré le cinquantième anniversaire de l'avènement de Charles-Auguste, le souvenir de l'arrivée de Goethe à Weimar fut aussi solennisé par une fête publique. La cour, Weimar, Iéna, le pays, prirent une part active à ce jubilé demi-séculaire. Le glorieux vieillard fut comblé de témoignages d'amour et de respect.

L'année suivante, pour lui exprimer la reconnaissance de la patrie allemande, la diète germanique interdit, par privilège, la contrefaçon de ses œuvres. Jusque-là elles avaient enrichi les libraires : par cette tardive justice, on assurait à ses descendants un bel héritage.

Mme de Stein mourut le 6 janvier 1827. Le grand-duc mourut à Potsdam, le 14 juin 1828. Goethe était à table quand la nouvelle arriva. Elle lui fut communiquée avec ménagement. Sa figure ne parut pas troublée et ne trahit pas l'émotion. Il dit avec un soupir : « Ah! c'est bien triste!... Parlons d'autre chose. » Il pouvait ne pas parler de cette perte, mais n'y pas penser était impossible. « Tout est fini désormais! » s'écria-t-il. Et, le soir, il disait à Eckermann : « J'avais toujours pensé que je m'en irais avant lui. Dieu en a décidé comme il l'a trouvé bon. Pauvres mortels, nous n'avons qu'à nous résigner et à nous soutenir aussi bien et aussi longtemps qu'il se pourra. » Retiré dans le château ducal de Dornbourg, dont la situation est si belle, auprès de la Saale, Goethe cherchait à se rendre

maître de sa douleur par le travail et par la contemplation de la nature. Au bout de dix semaines, il revint à Weimar; il trouva le nouveau souverain animé pour lui des sentiments les plus affectueux. En 1829, il achève *les Années de voyage*; il travaille à la seconde partie de *Faust*; il fait la revue de ses papiers scientifiques avec le secours de M. Soret, de Genève, traducteur de sa *Métamorphose des plantes*. Au mois de février 1830, nouveau deuil, nouvelle douleur : la grande-duchesse Louise mourut. Les ombres s'étendaient; la nuit s'avancait. Cependant le vieillard se montra encore plein d'ardeur et de vie pour s'intéresser, non pas à la révolution de Juillet, mais à la grande lutte dont l'arène fut l'Académie des sciences de Paris, et dont les champions étaient Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.

Mais un coup plus terrible que tous les autres devait le frapper encore aux dernières limites de l'âge. Au mois de novembre 1830, arrive la nouvelle qu'Auguste, son fils unique, est mort à Rome, où il s'était rendu pour essayer de rétablir sa santé. Le père affligé, chercha, selon sa coutume, à maîtriser sa douleur. La nature se vengea. Il fut pris d'une violente hémorragie. On désespéra de ses jours : cependant il revint à la vie et au travail, il termina *Vérité et Poésie*.

Sa chère Ottilie, la veuve de son fils, s'efforçait encore de charmer sa solitude. Elle lui lisait Plutarque et l'*Histoire romaine* de Niebouhr. La littérature contemporaine l'occupait toujours. Il lisait, avec l'intérêt que pourrait y prendre un jeune homme, ce que produisaient Béranger, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Walter Scott, Carlyle.... Il était en correspondance avec toute l'Europe. On se rendait à Weimar en pèlerinage. Les hommages des esprits les plus distingués entouraient sa vieillesse.

Krauter, son dernier secrétaire, ne parle de lui que dans les termes de l'adoration, et ne peut assez admirer son activité prodigieuse à un si grand âge. Certaines heures étaient réservées à la correspondance; puis il mettait en ordre ses papiers, il achevait des ouvrages commencés depuis longtemps. A quatre-vingt-deux ans il écrivait son compte rendu de la lutte mémorable qui s'était élevée entre les deux grands naturalistes français; il termina la seconde partie de *Faust*.

Sa volonté ne fléchissait pas, mais, quoi qu'on ait pu dire, les infirmités de l'âge se faisaient enfin sentir; sa vue était toujours nette, l'appétit était bon, mais l'ouïe devenait pesante, la mémoire des choses nouvelles s'affaiblissait. Il avait toujours été sensible à

froid, il le devint davantage. Cependant le grand air le ranimait. En 1831, pour échapper aux solennités de son dernier anniversaire, il se fit mener en voiture au Gickelhahn ; et, de cette hauteur, il contempla avec ravissement l'agréable vallée qui lui rappelait tant de souvenirs. « Ah ! s'écria-t-il, si notre bon duc en avait pu jouir encore avec moi ! » Puis il entra dans la cabane de planches où il avait passé bien des moments heureux avec Charles-Auguste et leurs amis. A la paroi se trouvaient encore les vers qu'il y avait tracés au crayon un demi-siècle auparavant. « Sur tous les sommets est le repos ; dans tous les feuillages tu sens un souffle à peine ; les oiseaux se taisent dans les bois : attends un peu, bientôt tu reposeras aussi. » Le souvenir de Charles-Auguste, de Mme de Stein, et de tous les amis qui l'avaient précédé dans la tombe le saisit, et fit couler ses larmes. Il répéta à haute voix les derniers mots : « Oui, attends un peu, bientôt tu reposeras aussi ! »

Ce moment était plus proche que ses amis ne le supposaient. Quelques mois après, le 16 mars 1832, son petit-fils Wolfgang, qui venait, suivant son habitude, déjeuner dans sa chambre, le trouva encore au lit. Il avait pris froid la veille. Le médecin lui trouva beaucoup de fièvre. Vers le soir il parut mieux, il causa, il était de bonne humeur. Le 19, il fut assez bien pour dicter une longue lettre à Guillaume de Humboldt. Mais, dans la nuit du 19 au 20, après un paisible sommeil, il se réveilla vers minuit avec une violente douleur à la poitrine ; les mains et les pieds étaient glacés. Le matin, les douleurs furent plus vives, le visage était altéré, le regard angoissé, les dents claquaient. Quand l'accès fut passé, on plaça le malade dans un fauteuil. Vers le soir, il se trouva plus calme ; il put causer de choses ordinaires. Il apprit avec joie que son entremise en faveur d'un jeune artiste avait eu un heureux succès. Il signa d'une main tremblante un mandat pour le paiement d'une jeune artiste de Weimar, à laquelle il s'intéressait. Ce fut sa dernière signature.

Le jour suivant, on dut reconnaître qu'il n'y avait plus d'espérance. Les douleurs avaient cessé, mais ses idées commençaient à se troubler, et, par moments, il n'était plus à lui. Appuyé dans son fauteuil, il parlait affectueusement aux personnes qui l'entouraient. Il se fit apporter la brochure de Salvandy sur la révolution de 1830, dont il avait commencé la lecture. Il la feuilleta, mais, se sentant trop faible pour lire, il la rendit. Plus tard il se fit montrer la liste des personnes qui avaient demandé de ses nouvelles, et il fit observer que, lorsqu'il serait guéri, on ne devrait pas oublier ces marques

d'intérêt. Le soir, il envoya tout le monde coucher, et ne garda auprès de lui que son vieux copiste John; encore voulut-il qu'il se mit au lit, « parce qu'il avait grand besoin de repos. »

Le lendemain, 22 mars, il essaya de se promener dans sa chambre; mais, après avoir fait quelques pas, il se sentit trop faible, et se laissa retomber dans le fauteuil. Il voulut que sa belle-fille s'assît auprès de lui, et il se mit à causer doucement avec elle de l'approche du printemps, des beaux jours, de l'air pur qui lui rendrait la santé. Tandis qu'Otilie, assise auprès de lui, tenait une des mains du vieillard dans les siennes, les rêveries recommencèrent. « Voyez-vous, dit-il, la belle tête de femme, ces boucles noires, ce coloris magnifique, sur un fond sombre? » Puis il montra sur le plancher un morceau de papier, et il demanda pourquoi on laissait trainer ainsi négligemment la correspondance de Schiller. Bientôt après il tomba dans un sommeil tranquille, et, au réveil, il demanda où étaient les dessins qu'il venait de voir. C'étaient les images de son dernier songe. Sa famille, ses serviteurs, dans une silencieuse angoisse, attendaient son dernier moment. Sa parole était toujours moins distincte. Les derniers mots intelligibles furent : « MEHR LICHT! (*Je voudrais*) PLUS DE LUMIÈRE! »

Il faisait encore des signes avec la main et traçait avec l'index des lettres dans l'air, puis la main, défaillante, retomba sur la couverture étendue sur ses genoux, et le doigt continuait de s'y promener. Vers midi, le mourant appuya sa tête dans le coin du fauteuil. Une femme, qui le gardait, fit signe qu'il s'était endormi. C'était le dernier sommeil.



